



HAL
open science

La ville dans l'espace des réseaux sociaux.

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

Michel Grossetti. La ville dans l'espace des réseaux sociaux.. La ville aux limites de la mobilité, Presses Universitaires de France, p. 83-90, 2006. halshs-00476949

HAL Id: halshs-00476949

<https://shs.hal.science/halshs-00476949v1>

Submitted on 27 Apr 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La ville dans l'espace des réseaux sociaux

in Michel Bonnet et Patrice Aubertel (dir.), *La ville aux limites de la mobilité*, Paris, Presses Universitaires de France, pp.83-90.

Michel Grossetti

Université de Toulouse Le Mirail, CERS (UMR 5117 du CNRS)

Qui sont nos proches, ou plus généralement ceux ou celles avec qui nous sommes en relation et où vivent-ils ? Sommes-nous proches (spatialement) de nos proches (affectivement) ? Quels sont les effets des évolutions urbaines sur les structures relationnelles ? La recherche dont je présente ici les principaux résultats a été conçue, entre autres, pour répondre à ces questions, en opérant une comparaison entre les caractéristiques actuelles des réseaux sociaux des habitants d'une région française et celles que l'on connaît à partir d'études classiques sur ce thème, réalisées en Amérique du Nord dans les années soixante-dix [Fischer, 1982 ; Wellman, 1979].

Dans les travaux nord-américains, l'agglomération de résidence des enquêtés concentrait entre les deux tiers et les trois quarts des relations. et le quartier moins d'un quart. Les relations au moins relativement intimes tendraient donc à être concentrées en partie dans un espace correspondant aux actuelles agglomérations urbaines. Au sein de cet espace, le voisinage proche représenté par le quartier joue un rôle non négligeable mais mineur.

Ces tendances sont valables pour l'Amérique du Nord des années soixante-dix. Qu'en est-il de l'Europe et de la France actuellement ? J'ai tenté l'expérience, durant l'année 2001, de construire sur une population française (celle de la région de Toulouse) une enquête qui soit très proche dans la méthode des enquêtes nord-américaines. J'ai choisi de transposer l'enquête de Fischer qui consiste à constituer un échantillon de personnes résidant dans des contextes urbains ou ruraux différents et à demander de répondre à une série de questions comportant un certain nombre de générateurs de noms. Nous avons interrogé 399 personnes de la région de Toulouse¹ qui ont cité 10 932 personnes avec lesquelles elles sont en relation, dont 1624 ont fait l'objet de questions complémentaires.

Je résume ici les principaux résultats en cinq points principaux qui partent de la structure spatiale des réseaux pour intégrer progressivement différents aspects de ce que l'on peut appeler les proximités ou les distances sociales.

1. Les réseaux personnels ont une structure spatiale

Dans l'enquête américaine dont cette recherche est inspirée, deux tiers des relations concernaient des personnes résidant à moins d'une heure de voiture (dont un quart à moins de 5 minutes). Si l'on reprend les mêmes catégories, les relations des Toulousains apparaissent comme un peu plus « locales » : 28% sont entre 0 et 5 minutes, 55% entre 6 minutes et une heure et 17% à plus d'une heure, soit 83% à moins d'une heure.

Par ailleurs, pour les enquêtés de l'agglomération toulousaine, nous avons défini des secteurs de l'agglomération dans lequel habitent les personnes citées par l'enquêté. L'agglomération est divisée en neuf secteurs à peu près équivalents en termes de temps de transport (environ 10 minutes de transport en voiture en moyenne). Les personnes citées habitent surtout dans le même secteur que les enquêtés (43% des relations) ou dans des secteurs proches. Ensuite, elles se dispersent dans l'agglomération (au sens large, la troisième couronne étant constituée de

¹ 300 dans l'agglomération de Toulouse et 99 dans une série de petites communes rurales du Tarn situées à plus d'une heure de voiture de Toulouse.

communes proches mais non intégrées à l'agglomération officielle définie à partir du recensement de 1990).

Les réseaux personnels ont donc une structure spatiale. Les niveaux du « quartier » (moins de 5 minutes) du « secteur » (10 minutes) et de la « ville » (moins d'une heure ou agglomération administrative) structurent fortement la répartition des lieux de résidence et de travail des personnes citées.

La Figure 1 résume ces différents niveaux en utilisant le temps de transports (et non un découpage spatial comme celui des *secteurs*).

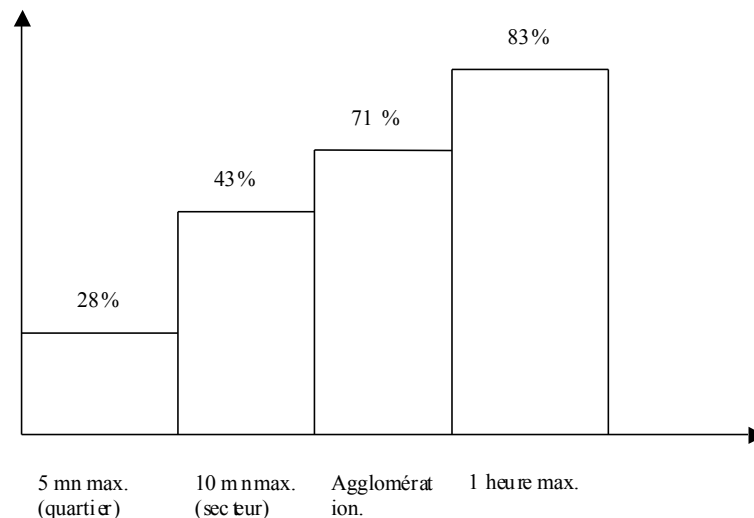


Figure 1. Les différents niveaux « locaux » de déploiement des relations

2. Les « proches » affectivement sont les moins fréquemment proches spatialement

Comme on pouvait s'y attendre à la lecture des travaux existants, les liens les plus forts (la famille et les personnes considérées comme proches) sont plus fréquents parmi les relations concernant des personnes résidant hors de l'agglomération. Les « proches » affectivement sont les moins fréquemment proches spatialement. Les liens « forts » résistent mieux à l'éloignement que les liens « faibles ». Là encore, les résultats obtenus sont cohérents avec ceux de Fischer (« Est-ce que les gens sont « plus proches » affectivement de leurs relations les plus proches ou les plus lointaines ? Parmi nos enquêtés, ce sont les plus lointaines. » [Fischer, 1982, p.173].

Nous avons affaire à trois types d'espaces de déploiement des relations. L'espace de proximité (moins de 5 minutes) est ce qui correspond à la notion de voisinage. Au-delà, les personnes sont rarement considérées comme simples voisins. Entre 5 minutes et une heure, c'est l'espace urbain, où se déploient la plus grande part des liens en général et en particulier des liens faibles (collègues, amis, connaissances). Au-delà, l'espace « extérieur », essentiellement à l'échelle du pays mais parfois aussi à l'étranger, est surtout peuplé de liens forts (famille, amis proches).

Comme les relations naissent en général dans un contexte d'interactions fréquentes, donc de proximité physique, c'est la mobilité des personnes qui, combinée à la variation de la force des liens, explique l'apparent paradoxe de cette corrélation négative entre la proximité affective et la proximité physique.

3. Mobilités spatiales : le renouvellement rapide des liens faibles

J'ai pris en compte trois types de mobilités. La mobilité quotidienne (les déplacements domicile-travail par exemple) et la mobilité routinière interurbaine (le fait de travailler régulièrement dans une autre ville par exemple) ont peu d'effet sur la structure spatiale des entourages.

Pour évaluer les mobilités non routinières, nous disposons du lieu de naissance des personnes interrogées, du lieu où elles vivaient à 18 ans, du nombre total de villes dans lesquelles elles ont vécu au moins une année et de l'ancienneté de leur installation dans la région. Les personnes qui sont nées dans le Sud-Ouest et y ont vécu à l'époque de leurs 18 ans citent significativement moins de personnes « extérieures », une fois prises en compte les variations de niveau d'études. L'ancienneté de la résidence dans la commune ou l'agglomération est aussi importante. Bref, plus les enquêtés ont vécu dans l'environnement local, moins ils citent de relations extérieures. Une fois ceci pris en compte, la mobilité proprement dite, mesurée par le nombre de villes où les enquêtés ont vécu n'entraîne que des différences assez marginales, ce qui s'explique par le fait que les plus mobiles se recrutent parmi ceux qui ne sont pas nés dans la région et n'y étaient pas dès leurs 18 ans.

Le fait d'avoir vécu dans des villes ou régions différentes laisse donc des traces dans la structure spatiale des entourages, mais celles-ci sont moins importantes qu'on aurait pu le penser. Les plus mobiles (ayant vécu dans quatre villes et plus au cours de leur vie) du centre-ville citent en moyenne 40% de relations extérieures à l'agglomération (contre 29% pour l'ensemble de la population²). En se limitant aux plus diplômés, la proportion monte à 60% mais sur un petit effectif. Cela n'a pas d'incidence sur la densité ou sur la proportion de proches.

Tout se passe donc comme si le fait de vivre quelque part, même depuis quelques années seulement, se traduisait par la construction d'un nombre important de relations locales dans le cadre des différents cercles (travail, associations), par le voisinage ou encore par le jeu des sociabilités (soirées, etc.). Seules les relations fortes (famille, amis proches) résistent à l'éloignement.

Les relations sociales sont des ressources et, comme les autres formes de ressources, elles sont inégalement réparties, ce qui n'est pas sans conséquences sur la compréhension que nous pouvons avoir de la dimension spatiale des phénomènes relationnels.

4. Hiérarchie spatiale, hiérarchie sociale et capital social

De nombreux auteurs ont pris l'habitude d'utiliser l'expression de « capital social » pour désigner les ressources accessibles par l'intermédiaire des relations sociales [Lin, 2001 ; Lin, Cooke et Burt, 2002]. Par extension, on utilise aussi l'expression pour désigner le « portefeuille » de relations sociales que quelqu'un peut mobiliser. Dans l'enquête effectuée à Toulouse, on retrouve un résultat classique des études sur les réseaux sociaux : le « capital social » est inégalement réparti. Les plus favorisés sur le plan du niveau d'études ou des revenus sont aussi ceux qui ont le plus de relations sociales.

Les inégalités de réseau renforcent les autres formes d'inégalité (Tableau 1).

Tableau 1. Nombre moyen de relations par niveau d'études

Niveau d'études	Moyenne du nombre de relations citées en réponse aux "générateurs de noms"
inférieur au baccalauréat	18,34
baccalauréat	21,12
bac + 2	24,42
bac + 4	30,18
Total	23,31

La dimension relationnelle de la hiérarchie sociale est renforcée par le phénomène de l'homophilie, c'est-à-dire la tendance à fréquenter des personnes de même milieu social. Les plus favorisés ont plus de relations, et celles-ci sont plus nombreuses dans la même couche sociale, ce qui maximise les possibilités d'obtenir des ressources importantes et variées par l'intermédiaire des relations.

La hiérarchie sociale trouve une traduction spatiale. 27% des enquêtés résidant dans l'agglomération de Toulouse citent au moins une personne résidant à l'extérieur de

² Toutes ces proportions sont calculées sur la base des enquêtés de l'agglomération toulousaine.

l'agglomération parmi celles qui sont sélectionnées dans le sous-échantillon de 1624 relations. Cet indicateur de connexion avec l'extérieur varie avec le niveau d'études (il est particulièrement élevé pour les « actifs » qui ont fait des études de niveau bac+2 — 34% — et plus faible pour ceux qui ont arrêté avant le baccalauréat —19%), la profession (29% pour les cadres, 9% pour les agriculteurs, artisans ou commerçants) et l'âge (40% pour les moins de 25 ans à 6% pour les plus de 65 ans).

Autrement dit, ceux les plus favorisés, qui ont le plus de relations en général, et plus de relations entre eux, sont aussi plus nombreux à avoir des liens distants et donc une plus grande ouverture sur des ressources non locales.

5. Les communications à distance renforcent les proximités sociales, mais n'accroissent que faiblement les liens éloignés dans l'espace

Une façon d'entretenir les liens à distance est évidemment d'utiliser les moyens de communication.

19% des enquêtés utilisent le courrier électronique pour communiquer avec au moins une des personnes citées et retenues dans l'échantillon de 1624 relations. Cette proportion varie considérablement avec le niveau d'études (43% pour les plus diplômés contre 4% pour les moins diplômés) et la profession (32% chez les cadres, 7% chez les employés et ouvriers).

L'usage du courrier électronique est plus fréquent dans le cas de relations homophiles, notamment pour ceux qui ont fait le plus d'études (c'est surtout parmi les enquêtés de niveau bac+4 que les relations entretenues par courrier électronique sont nettement plus homophiles, c'est-à-dire qu'elles concernent plus souvent des personnes de même niveau d'études que celles qui ne passent pas par ce moyen de communication). Comme l'accroissement des moyens de déplacement, la possibilité d'utiliser la communication électronique se traduit par des effets limités sur la structure spatiale des réseaux, mais elle accroît l'homophilie des relations, notamment pour la partie de la population la plus diplômée. Le jeu des affinités, qui s'exprime d'autant plus librement qu'il est moins contraint par la limitation des déplacements et des moyens de communication, produit ainsi une sorte de ségrégation « douce » qui se traduit par le fait que les plus favorisés, qu'ils l'aient cherché ou non, tendent de plus en plus à rester entre eux, parce que moins exposés à l'imposition de relations avec des personnes de niveau d'étude et de statut social moins élevé. Des tendances similaires avaient déjà été mise en évidence par Fischer lorsqu'il comparait les réseaux personnels en milieu rural (plus de relations contraintes et hétérophiles) et les relations en milieu urbain (plus de relations choisies et homophiles). Tout se passe comme si le développement des moyens de déplacement et de télécommunication produisait des effets similaires à ceux qu'avait amené l'urbanisation il y a quelques dizaines d'années.

L'affaiblissement des contraintes physiques sur les interactions produit des relations plus homophiles, donc plus ségréatives.

Remarquons enfin que si cette ségrégation « douce » s'accommode bien de la régression des contraintes spatiales, elle peut aussi conduire parfois à en produire de nouvelles, internes à la ville, comme les résidences « fermées » qui sont apparues en Europe depuis quelques années.

Conclusion : stabilité des structures spatiales des réseaux, accroissement des clivages sociaux

Le principal résultat de cette recherche est la confirmation du fort caractère local (à l'échelle des agglomérations urbaines) des relations sociales. Les mobilités ont un impact réel mais limité sur la structure spatiale des réseaux : ce qui compte le plus n'est pas d'avoir plus ou moins bougé au cours de son existence, mais le nombre d'années vécues dans la ville ou le canton rural où l'on vit actuellement. S'installer dans une ville implique de reconstruire son entourage, en particulier cette frange de liens faibles ou de force moyenne qui forme le gros des listes obtenues en réponse aux générateurs de noms tels que ceux que nous avons utilisés. Par contre, les mobilités comme l'usage de moyens de télécommunications plus performants et moins chers renforcent les relations homophiles et donc la séparation entre les groupes sociaux. L'affaiblissement des frontières spatiales n'empêche en rien le renforcement des frontières sociales. Ce qui caractérisera la ville de demain, c'est moins la disparition des frontières ou des contraintes spatiales (elles s'affaiblissent en effet mais plus lentement que l'on pourrait le croire), que l'accroissement des ségrégations sociales.

Bibliographie

- Bonvalet Catherine et Maison Dominique, 1999, « Famille et entourage : le jeu des proximités », in Bonvalet Catherine, Gotman Anne, Grafmeyer Yves (eds), 1999, *La famille et ses proches. L'aménagement des territoires*, PUF-INED, Travaux et documents, n°143, pp. 27-67.
- Chalas Yves et Dubois-Taine Geneviève, 1997, *La ville émergente*, La Tour d'Aigues, Ed. de l'Aube
- Degenne Alain et Forse Michel, 1994, *Les réseaux sociaux*, Paris, Belin.
- Fischer Claude S., 1982, *To Dwell Among Friends*, Chicago, University of Chicago Press.
- Granovetter Mark. 1973. « The strength of weak ties », *American Journal Of Sociology*, Vol. 78, pp.1360-1380.
- Granovetter Mark. 1974. *Getting a Job*. Cambridge, MA: Harvard University Press
- Heran François, 1988, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Économie et statistique*, n° 216, pp.3-21
- Lin Nan, 2001, *Social capital. A theory of social structure and action*, Cambridge University Press.
- Lin Nan Lin, Cook Karen, Burt Ronald S. (eds), 2002, *Social Capital. Theory and research*, Adline de Gruyter, New York.
- Piron Olivier, 1997, « La ville émergente », *Urbanisme*, n°296, septembre-octobre
- Wellman Barry, 1996, "Are personal communities local ? A Dumptarian reconsideration", *Social Networks*, n°18, pp.347-354.
- Wellman Barry, 1979, "The community question : the intimate networks of east yorkers", *American Journal of Sociology*, 84, 5.
- Wellman Barry et Leighton Barry, 1981, "Réseau, quartier et communauté. Préliminaire à l'étude de la question communautaire", *Espaces et sociétés*, n°38-39.

Pour en savoir plus : michel.grosseti@univ-tlse2.fr
--